

Liminaire

Les « et pourtant » sont indispensables à qui peint l'homme, cet être si complexe — gli eppure sono indispensabili per pingere l'uomo, ente si composto.

Silvio Pellico, *Le mie prigioni*, 1832, XI.

Nous admettons volontiers que tout ce qui est vécu dans l'enfance nous marque comme une médaille ineffaçable. Or rien n'est plus faux. L'enfance frappe en nous une infinité de profils que notre visage s'efforce d'inscrire en lui-même comme des rides, et qu'il renouvelle sans cesse, à la manière dont le sourire variable transforme et illumine les sillons du temps. L'enfance est une roche à l'état natif, laiteuse, flexible, susceptible de bien des inflexions ultérieures bouleversant tous les passés.

La visitation des impressions de l'enfance rejoint au plus près les feux de la forge, le flot des métaux en fusion qui en appellent à la tenaille et au marteau, avant d'invoquer la lime et le scalpel. La libre visitation de l'enfance nous offre l'occasion, en deçà des souvenirs tracés avec netteté ou laissés dans le flou, de retrouver la souple matière de la médaille, mais aussi l'énergie du ciseau. C'est une manière de se reporter à l'alliage des métaux comme au foyer qui flamboie en dessous du terrestre manteau, toujours capable d'une cascade de séismes et d'éruptions en rage.

Sans cesse, l'être humain modifie son passé, bouleverse plus ou moins radicalement son enfance, ne fût-ce qu'en la racontant de divers points de vue sur quelques décennies, ce qui témoigne de sa libre volonté, jusque dans la défaite essuyée, la tentative avortée de s'imposer magiquement aux choses. Certains traits virtuels sont soulignés et s'épanouissent à partir de leur configuration actuelle et des aventures modifiant le rapport au passé et par là même à l'avenir qu'il ouvre, tandis que d'autres ayant jadis et naguère pris un relief stupéfiant, se voient mis en retrait.

En somme, le passé ne se passe pas seulement comme la projection dans le futur de ce qui nous marque dès notre naissance, ni la mortalité matinale, ni la nouveauté d'une première fois. Il s'éprouve comme l'anticipation de l'avenir, mais en même temps l'hospitalité offerte à ce qui nous en vient continuellement, renouvelle tout l'advenu. C'est à partir de l'à *venir* advenant encore à nous-même dans ce qui est déjà survenu, c'est à partir de l'aventure, des bifurcations et des possibles, de la liberté innovante, que le passé s'éprouve, non plus tel un destin, fût-ce de l'inouï, mais un temps de renouvellement, ne serait-ce que par la force de la réconciliation, du pardon ou de la jalousie soupçonneuse du présent, mais encore du passé, au-delà même de la mort de son objet, plus active encore que l'oubli ou une pure innovation.

La puissance du ressouvenir nous enseigne que le passé, lorsqu'il nous advenait, nous le vivions aussitôt à la manière de la vie elle-même : à la fois comme ce qui est reçu et ce qui porte en elle un « à venir », lequel excède la réception et l'adaptation prudentielle. Même si par *prudencia* nous n'entendons nullement une méfiance précautionneuse mais, bien au contraire, la hardiesse de la volonté et de l'intelligence qui pousse à s'adapter aux situations nouvelles, à les modifier et même à les susciter.

La sagacité (*phronèsis*) n'est pas le Logos absolu. C'est une logique pragmatique, singulièrement humaine, dont l'éveil suppose l'attention et celle-ci la liberté, non seulement d'affirmer ou de nier, mais une susceptibilité d'affirmer jusque dans la négation, et de s'émanciper par rapport à la finalité, qu'elle nous paraisse un bien ou un mal, un bonheur ou un malheur, la splendeur de la vérité ou la hideur des faussetés et du mensonge, voire la ruse aveuglante et le clinquant de la malignité. Par ailleurs, on ne se décide pas en fonction du seul degré d'utilité ou d'inutilité d'une chose.

Une décision implique le dynamisme propre de la volonté, son énergie immanente et ce qui fait le plus intime de son vouloir : la liberté qui, en tant que liberté, ne peut être qu'infinie. Le lien du logos et de la raison pragmatique n'est donc pas synonyme d'intelligence finie. Ce qui éclaire déjà la façon un peu énigmatique, résolument gréco-romaine, dont j'ai intitulé le premier chapitre de ces *Autobiographiques* : *phronèsis, libertas, logos*. L'usage d'un seul vocable latin, intervalle surprenant entre deux termes grecs, est à lui seul évocateur d'un intraduisible relatif qui se faufile ici et partout ailleurs, y compris en philosophie.

Voilà qui donne à recevoir autrement la triade platonicienne. Le logos n'est pas la nécessité, pas plus que la colère ou l'ἔρως ne sont des expressions du destin. Ce sont des dynamismes et non des parties psychologiques ou corporelles. En outre, la primauté affichée du λόγος et de la

φρόνησις / *phrónèsis*, cette raison pragmatique ou astucieuse, ne signifie pas une préséance hiérarchique de la force intellectuelle, serait-ce sous forme d'*aphrosunè*, celle dont parle un Paul de Tarse au début de son apologie immodérée, lorsqu'il ne se maîtrise plus, abandonne toute ruse par intempérance : ἐν ἀφροσύνη λέγω (2 *Corinthiens*, 11, 21). À moins que la hiérarchie s'exerce ici comme une coordination diaconale. J'entends par là un jeu de forces où elles en appellent les unes aux autres, et se mettent tour à tour au service des autres.

Ce qui, en vérité, généralise un trait platonicien dans la mesure où l'âpre souffle vital ou émotionnel (θυμός / *thymos*) — plus médiateur que la fureur ou la rage lupine (λύσσα / *lyssa*) — se met au service du *logos* face à la sensibilité nébuleuse des appétits, des envies et, le moment venu, peut servir à son tour d'agent de liaison entre le *logos* et la force thymique. Cette force thymique susceptible elle-même de s'éduquer comme un vouloir modérant les assauts du désir, exerce aussi une médiation érotique — esthétique — en faveur des désirs pour les préserver d'une réduction aux fringales sensibles, comme pour les prévenir d'une logiciation intempérante.

Cette médiation thymique se met donc doublement au service du *logos* : elle le sauvegarde face aux flots des envies, et lui insuffle en même temps des limites sans lesquelles le *logos* se ferait anesthésie, et se fermerait aussi sur lui-même, privé qu'il serait de la stimulation du désir. Ce faisant, la médiation thymique pousse au dialogue entre l'être et le devenir, la mémoire et l'oubli, le savoir et l'ignorance, l'abstrait et le concret, la théorie et la pratique, la liberté infinie et le sensible fini, entre le ciel et la terre, la volonté et le corps, la pérennité du principe et la mort.

La médiation thymique joue donc un rôle capital dans la *reconstruction* de la métaphysique, car son irascibilité n'est pas déconstructive des dyades classiques de façon unilatérale. L'irascibilité est hautement capable de discerner les différences, leur opportunité transitoire ou durable, et de trancher comme de renouer avec une spontanéité et un gré qui s'offrent comme alliés de la franchise et de la volonté libre. Autrement, il serait bien difficile, par exemple, de comprendre le lien fondamental et intime entre la souffrance intense ou le plaisir vif, et la dimension intellectuelle de la mémoire.

Se souvenir, c'est revenir à la source du passé qui s'est maintenue comme un principe dans la suite des événements, et donc à l'aventure elle-même, celle qui s'est ouverte pour nous dès la réception de la vie. C'est ressaisir le cri irascible de douleur et de joie, lors de la première respiration, ce

saisissement initial du rythme de la vie dans ses différentes manifestations ; ce qui nous porte au ravissement. Nous sommes emportés par le flot des souvenirs au-delà du cercle de la nostalgie et du despotisme de la cadence.

La parole, la colère et les amours ne sont pas en elles-mêmes immunisées contre le nécessitarisme de la cadence singulièrement exploitée par les régimes les plus tyranniques et militaristes, fût-ce sous forme de fanfares, de concerts wagnériens ou de jeux olympiques, d'architectures audacieuses, de temps et d'espace censés pacifiques par excellence, comme la succession des piles d'un pont dit de l'*Amitié entre les peuples*, le plus long d'Europe, et qui n'est en réalité qu'un signe d'annexion qui porte un nom : *Anschluß* ou, relevant de la même inspiration impérialiste, *Аннексия*.

Mon expérience de la mémoire est articulée intimement à la parole, à la colère et à l'amour, dont le schéma ternaire pourrait faire songer à la trinité facultaire augustinienne ; mémoire filiale, paternelle et proprement spirituelle. Comme si les souvenirs de ma vie exprimaient la vie trinitaire elle-même, et par là même trois personnes, justifiant ainsi, d'une certaine manière, le pluriel biographique.

C'est là sans doute l'erreur majeure d'un Claudel martelant sa vindicte à l'aveugle contre le « connais-toi toi-même » socratique, faisant mine d'ignorer qu'il s'agit en réalité d'une invitation oraculaire, de l'appel delphique à se connaître, suscité par l'enthousiasme d'une fille issue d'un milieu modeste et de culture médiocre, mais interprété par un collègue de lettrés. Appel dont le Liégeois Guillaume de Saint-Thierry avait éprouvé la pertinence. Ne pas se connaître soi-même, c'est ignorer la liberté ; c'est sortir de sa beauté véritable, souveraine et libre, se mettre sur les traces d'un animal du troupeau, être chassé du libre amour divin : car c'est l'amour, mais libre, qui nous fait semblable à lui — *amor enim est, qui cum liber est, similes nos [sibi] efficit*.

Appel delphique et donc oraculaire, non cette injonction discutable à fouiller le pitoyable et larvaire fouillis de sa quelconque personne comme le croient le poète têtu, aussi bien que le romancier à prétention révolutionnaire, tel un Malraux, procédant par affirmation agressive, même lorsqu'on est d'accord avec eux, alors qu'ils ignorent la dignité à nulle autre pareille des gens sans importance, sans volonté de s'engager, de tout réorganiser ou révolutionner, la gravité considérable des gens de peu, de leur sagesse tacite, rusée au quotidien, mise au service de leur libre vouloir effectif.

En cela, le poète cosmique et le romancier révolutionnaire partagent bien l'esprit de fond de leur milieu d'origine, où tout le monde se haïssait suivant leurs propres dires, où tout le monde supposait les autres haineux ; ce qui se manifesterait jusque dans le désir comminatoire de convertir ceux

qui ne partagent pas leurs croyances, jusque dans les délires paranoïaques de la sœur de Tête d'Or ou ceux de Tchen.

Mauriac était plus avisé lorsqu'il soulignait qu'écrire sur soi, c'est écrire inévitablement sur les autres, ce qui le rendait prudent à parler de lui-même, sinon par le truchement et le voile du roman, celui d'un adolescent d'autrefois. Non parce que je serais un autre, mais parce qu'on ne peut écrire sur soi sans évoquer tous ceux qui vécurent dans notre entourage ou notre lointain, nous formèrent, nous déformèrent ou nous laissèrent irascibles, voire indifférents, mais dont certains méritent le silence.

Plus calamiteuse paraît encore l'alternative éculée entre la connaissance occidentale de Soi (confondue avec l'identité *idem*), et celle orientale de la Nature. Il faudrait opposer les vastes horizons orientaux ou les grandes Odes élémentaires, à la connaissance de soi.

Comme si l'on ne pouvait célébrer poétiquement la convergence entre une parenté avec la voie lactée, les astres et les montagnes, entre une affinité avec les minéraux et les pierres précieuses, les fleuves, les tempêtes, les orages et les séismes, entre une alliance avec les mousses, les fougères, les forêts carbonifères, mais encore les fleurs de magnolia ou une branche de cerisier du Japon, mais encore entre une fraternité avec les oiseaux de paradis ou les loups, et le lien fraternel voulu d'un ferme vouloir, selon chaque *ipséité*, stimulée par une affirmation passée, confirmée pour l'*à-venir* !

Fraternité avec les hommes qui promettent la paix ou avec les hommes d'endurance au sein des contingences, au cœur des tribulations susceptibles de récits (formant l'identité narrative), des guerres civiles, des rencontres aléatoires avec les bandits de petits et de grands chemins. Fraternité formant l'identité véritable, celle de la *vraie joie* qui résiste aux intermittences des plaisirs et des bonheurs !

Toutefois, il s'agit d'éviter la pente d'une anthropologie platonicienne où la parole poétique n'accède aux éléments sensibles que par la médiation de la vitalité colérique. Ce qui éclaire d'ailleurs la raison pour laquelle le mouvement thymique semble ici étriqué par rapport à celui consacré à la logique envahissante. L'irascible, d'autant plus s'il prend la forme de la fureur ou de la frénésie, n'est pas une simple médiation entre la parole et la vie sensible. C'est aussi ce qui excède le souvenir et même la mémoire comme puissance ou faculté, et joue avec les intervalles, entendus comme abîmes et liens par-dessus le rien, le défilé vertigineux par où s'engouffrent les vents qui réjouissent l'alternance de la respiration et de l'expiration. Voilà qui paraît bien plus central que l'*ἔπος* !

Dans l'approche qui est la nôtre, la colère tient lieu d'entremise, de porte-parole, aussi partielle soit-elle, de la volonté libre, incausée, sans feu

ni lieu, transtemporelle. Elle défend, de manière centrale, l'avantage de la parole rassembleuse face à l'emprise impérieuse des envies et de la montée tyrannique de l'amour, mais préserve également l'énergie du désir illimité et ce que l'amour garde d'ineffable face à la souveraineté impérative de la parole. Sachant que la volonté libre laisse la première place chronologique à la parole, mais s'affirme comme un véritable *principe*, tout en s'empresant de s'accomplir dans le désir, ses envies et l'amour qu'elle fortifie face à l'hégémonie autoritaire de la logique.

La mémoire entendue de cette manière est une extase, mais capable de transformer au fur et à mesure son contenu, sans le fuir. Ainsi l'aspect traumatique de l'acte de mémoire lorsqu'il est devenu un exercice de clarification de soi, une sorte d'exercice spirituel qui excède les souvenirs et même la mémoire, demeure intimement lié à cette épreuve de l'*engagement* initial en la vie et de la vie, à l'aune de laquelle nous mesurons ce que nous sommes devenus en compagnie des autres, tout ce qu'il y a dans nos vies de plus prometteur, de joyeusement anticipé, voire de libre désengagement.

Mais nous jugeons aussi le cortège de nos déceptions et de nos frustrations, voire tout ce qu'il y a d'avorté dans le cours de nos existences, ces destinées qui nous semblent parfois un semblant de vie ou une franche désobéissance.

L'acuité de la douleur et l'insolence de la déception sont à la mesure de ce que la vie semblait nous promettre et à laquelle, malgré tout, nous voulons croire, comme à l'amitié sans cesse suspectée, au fol attachement à l'idéal, friable et irritable comme une statue d'Apollon dans un salon d'imbéciles, sans renoncer à l'amour ; malgré les infidélités préservant l'attachement à un seul point-source, à son parcours sinueux, ses débordements et ses deltas ; malgré les fidélités successives, déjà plus suspectes, ou l'inconstance des passions qui trament l'ordinaire de nos vies.

Tout ceci nous éclaire sur l'illusion concernant l'importance majeure de l'enfance ou de l'adolescence. C'est l'acuité d'une forme de renonciation à ce que la vie semblait nous promettre dès le départ. Se passe alors une sorte de collision entre le commencement et la fin : la douleur se porte sans plus attendre, se déporte aussitôt, dans l'instant de la douleur, vers ce qui excède l'accomplissement temporel improbable.

Nous découvrons ici le cœur de la parole humaine qui se fait prière, parole simultanément sélective et récapitulative, recueillement de tous les êtres, aussi bien qu'une célébration de la volonté libre, et un vibrant appel à un avocat sans compromis, à une respiration toujours possible, à la liberté toujours active, alors que tout menace la liberté et entrave le rythme de nos vies, jusqu'à la suffocation.

L'importance accordée à l'enfance valorisée ou dépréciée dans la destinée humaine n'est pas seulement illusoire ; elle vient d'une grave déception de la vie, au vu de ce que cette vie semblait nous promettre dès notre conception. Le retour à l'enfance majeure se révèle alors comme un rappel d'une promesse inaccomplie. Ce rappel s'aligne-t-il sur la narcose du peuple ?

N'est-ce pas plutôt tout le contraire : une ultime vigilance, une force critique de la vie telle qu'elle s'est passée effectivement, au nom de la vie elle-même, au nom de l'amour malgré tout ?

Rappel sans doute intéressé, mais constituant l'acte ultime de formation d'un sujet vivant qui ose s'interroger et prendre la parole, fût-ce en passant du « on dit » au « je dis », voire au « nous disons et dirons ». Ce *dire* personnel, singulier ou choral, laisse une chance ultime à l'à-venir vertical survenant au sein de notre temps privé de futur, ainsi qu'au creuset de l'aventure où le profil des catastrophes offre la contingence des rebonds ou des anastrophes.

Paris, 22 mars 2014.

Première partie

Phronèsis, Libertas, Logos

I

Baies mauves et archipel de médailles

Bellefontaine et Rossignol

Il [l'homme] se tient debout sur ses pattes de derrière pour recevoir moins de pluie et pouvoir accrocher des médailles sur sa poitrine.

Jean Giraudoux, *Intermezzo*, 1933, acte III, sc. 4.

Il se pourrait bien que je sois entré dans l'histoire environ cinq ans après ma naissance civile, tout le reste n'étant qu'événements surtout naturels. J'exagère sans doute. Il est vrai que mes premiers véritables souvenirs remontent quasi au berceau, contemplant le sommeil de mes parents, avant même le premier souvenir scolaire à l'âge de deux ans et demi ; mais il s'agissait-là d'épisodes liés à ma socialisation comme à mon désir anxieux, outrancier d'autonomie, et non pas à l'histoire.

Cette entrée dans la grande histoire se fit par la petite porte, mais ce fut une véritable entrée, car il s'agissait de ce que l'on a nommé la Grande Guerre, ni seconde, ni première mondiale, tout le monde ignorant alors la suite qui serait pire encore. Mon grand-père paternel, Jean, m'aimait au point de me confier l'événement qui bouleversa cruellement sa propre vie et celle de sa famille naissante.

Et je sais le degré particulier de son amour, grâce à ses lettres qui saluaient ma naissance annoncée, m'entourant de toute son affection paternelle avant même que je ne voie le jour. Tant il est vrai que l'amour n'est jamais mis devant le fait accompli. Il anticipe, et c'est sa manière à

lui d'être libre par rapports aux événements anciens, actuels et nouveaux, à tout ce qui peut advenir.

Oui, mon grand-père Jean me fit entrer intimement dans son avenir chaleureux, mais aussi, une fois venu sur terre, dans son propre passé, dans le drame de sa vie : la guerre mondiale de 1914-1918. Durant tout ce temps, il fut éloigné de la jeune femme qu'il venait à peine d'épouser, mais encore de son premier enfant qui vint à l'existence peu de temps avant d'aller au front du néant, cette première fille qu'il avait engendrée mais qu'il ne retrouva qu'âgée de cinq ans, celle qui devint ma marraine Jeanne, l'aînée de mon père Joseph.

Elle resta marquée non seulement par l'absence, mais par l'angoisse, la possibilité incessante d'un grand malheur, la perte de quelqu'un qui vous aime vraiment et de manière incomparable. Il faut le savoir : la vie d'un être humain est marquée tout autant par ce qui se passe que par ce qui ne survient pas.

Jean fut brutalement tiré du paradis des premiers mois de ses épousailles par le maire du village où il enseignait : la patrie était en danger, il fallait la défendre. Il fallait aussitôt faire ses adieux aux êtres chers, et partir sans plus attendre, dès l'aube, vers le centre d'opération militaire de Liège et le plus grand inconnu. Ce fut sa manière à lui de rentrer directement dans l'histoire, de passer du temps paradisiaque à celui des flammes artilleuses et des vapeurs méphitiques.

La guerre, on n'aime pas ça, mais on sait bien qu'elle viendra. Et une fois survenue, on finit par la vouloir. Qu'ensuite nous en revenions de cet élan, d'une telle volonté guerrière butant sur les cadavres déchiquetés, c'est une autre affaire. Toujours est-il que cette guerre, une fois engagée, elle fut voulue et non simplement subie comme une fatalité ou un destin disproportionné et hétérogène. C'est une légende de croire que les hommes ne veulent pas la guerre parce qu'ils ne l'aiment pas. C'est une légende très rassurante — dispensant de la responsabilité — de croire que la guerre moderne ne laisse plus de place aux individus face à la force technique, au déferlement des armes surpuissantes.

C'est peut-être dans nos guerres modernes, comme jamais auparavant, que l'on a senti à quel point la guerre était faite par des individus — relisons *Im Westen nichts Neues* de Remark, devenu Remarque —, alors que les chevaliers d'antan n'étaient que des prouesses convenues, des héros bardés de codes passe-partout. L'ennui de l'*Énéide* à partir du septième chant est considérable ! C'est pire encore que l'*Iliade*. C'est là une différence majeure avec l'épopée cinématographique d'un *Rambo* qui requiert notre attention moderne d'un bout à l'autre de ses aventures singulières.

En outre, les états-majors finirent par sentir combien les assauts de masse à l'ancienne étaient non seulement inefficaces, mais révélateurs des volontés individuelles, de leur engagement et de leur résistance : nombre d'êtres sont passés non seulement du paradis à l'enfer, mais du mythe anonyme à un mode révélateur de soi et de ses relations aux autres, hors de son ethnicité, de sa famille, de son village, de ses coutumes, sinon de ses références culturelles et religieuses. Enfin, relativement, car lors de la bataille de la Somme, l'armée anglaise décimée se reforma avec une majorité de volontaires auxquels on promettait de combattre ensemble — par famille, quartier, école, équipe sportive — s'ils s'engageaient en même temps !

Il reste qu'avec la guerre prenait fin l'accoutumance de chacun avec lui-même et, finalement, avec l'anonymat qu'il suppose, comme une singularité ébréchée. La guerre a mis en un relief saisissant d'innombrables personnalités qui, en temps de paix, auraient sans doute ronronné au coin du feu ou passé le doigt sur le tranchant émoussé de leur quotidien, de leur profession reçue le plus souvent comme un destin.

Certes, mon grand-père ne racontait pas volontiers ses souvenirs de guerre. Ce qui ne m'a pas empêché d'être renseigné sur les commencements, car j'ai hérité ultérieurement de son *Carnet de campagne* où il notait au petit bonheur, surtout les premiers mois, quelques anecdotes et impressions personnelles.

En voici les premières lignes :

« Samedi 1^{er} août 1914, 4 heures du matin — Le bourgmestre vient sonner à la porte de l'école¹. "Il faut arborer le drapeau, dit-il, la mobilisation générale est décrétée... J'ai votre feuille de route, vous devez partir au train de 6 heures et demi, vous devez être à Liège avant midi" ».

Trop impressionné pour proférer une seule parole j'arborai le drapeau et d'une voix que je m'efforçais de rendre calme, j'annonçai tout doucement la nouvelle à ma pauvre Élise². Il fallait nous séparer. Nous consi-

1 École communale de Termes, aujourd'hui section de la ville de Chiny, au bord de la Semois, dans l'arrondissement de Virton, en Lorraine gaumaise. Officiellement, mon père naîtra à Termes, mais en réalité, il a vu le jour dans un hameau tout proche appelé Frenois (où habitaient les parents de sa mère Élise), alors rattaché à cette commune. (Cette note et toutes les suivantes sont nôtres).

2 Ma grand-mère, Marie-Élise Goffinet, née à Frenois en 1892, fille de Felix-Joseph Goffinet, né à Frenois en 1855, et de Marie-Virginie Grégoire, née à Bercheux. En 1912, elle épousa, à Jamoigne, Jean-Clément-Gaspard Forthomme (Saint-Pierre/Neufchâteau, août 1889-1959) ; mon arrière-grand-père paternel, quant à lui, se prénommaît Jean-Louis-Gaspard, né à Bastogne le 13 mai 1841, domicilié à Libramont, lui-même issu de l'union tardive entre Jean-Louis Forthomme (né le 14 mai 1779) et Marie-Josèphe Vincent (née à Hargimont/Marche-en-Famenne, en 1809), dans la ville pas encore fameuse de Bastogne, le 27 janvier 1829. Le père de Jean-Louis, Jean-Baptiste Forthomme, était

dérions encore cette mobilisation comme un simple appel de quelques jours, une simple précaution. Ce ne fut cependant pas sans larmes que je dis au revoir à ma femme et que je posai mes lèvres sur le front de ma Jeanne endormie³.

À 6 heures du matin, le train m'emporte en compagnie de Louis Luce. À Marloie, je quitte ce dernier⁴. Je rencontre dans cette même gare Firmin Motter. Nous faisons route ensemble jusque Liège. Arrivée à 11 heures et demi. À 12 h. arrivée à la caserne St-Laurent⁵ : remise de la feuille de route. Je refais gaîment connaissance avec les anciens de Carlsbourg qui sont là en grand nombre⁶.

marié à Marie-Jeanne François. Et ainsi de suite jusqu'au XVII^e siècle attesté en ligne directe. Mais l'image du « fort ome » se configure dans la chanson de geste au XII^e siècle, ainsi dans le *Couronnement de Louis*, fils de Charlemagne (composé entre 1131 et 1150). Une Bible glosée du XIII^e siècle (*Genèse* 18, 19) identifie le philoxène Abraham à « li fort home et li docteur », celui qui parle ouvertement et enseigne par l'exemple, différencié du « li plus floible et li moins sage » qui doit apprendre et être soumis (voir plus loin : « Le nom provocateur », *ad finem*). Mais le premier Jean (Jehan) Forthomme connu était homme de fief de l'abbé de Stavelot-Malmédy (Diocèse de Liège), vers 1343, décédé avant 1377 ; un Jean Forthomme, était échevin de Malmédy, où il est décédé avant 1411 ; son fils Godefroid Forthomme dit de Malmédy, mort vers 1466, était l'oncle du prince-abbé Gaspar Poncin, souverain, dès 1460, de la jeune Principauté de Stavelot-Malmédy ; prince dont la mère, Marguerite Forthomme (1380-1450), était la sœur du susdit Godefroid. La fréquence du nom se trouve la plus élevée en Normandie, dans le Pays de Liège et la Province de Luxembourg actuelle.

- 3 La première née, ma future marraine Jeanne.
- 4 Gare de bifurcation sur la commune de Marche-en-Famenne, province de Luxembourg ; en 1866, la ligne est prolongée jusqu'à Liège-Guillemins.
- 5 Ancienne abbaye bénédictine fondée en 969 par Éracle, évêque de Liège et qui *stabilisa* l'institution scolaire avant Notger ; après la Révolution française et liégeoise, elle fut transformée en hôpital militaire, prison et caserne. Mille ans après sa fondation, je devais y conduire mon grand cousin Abel Delaisse (le plus jeune neveu de ma grand-mère Victorine, frère de mon parrain Henry dont je porte le prénom), lui aussi appelé sous les drapeaux.
- 6 Village du sud de la Wallonie, nommé d'abord Saussure (où l'on trouvait des Saules à osier), renommé Carlsbourg au milieu du XVIII^e siècle par le duc de Bouillon, Charles de la Tour d'Auvergne. Bourg où se trouvait l'École normale Saint-Joseph fréquentée par mon père Joseph, mon grand-père Jean, ainsi que trois oncles par alliance, et qui préparait aussi avec brio au concours d'entrée à l'École Royale Militaire dans les années 1930, avant d'être fermée en 1989. Le château ducal, devenu celui des Frères des Écoles Chrétiennes au milieu du XIX^e siècle, avait appartenu un temps, après la Révolution française (de 1825 à 1844), à la tante de Paul Verlaine : « D'immenses jardins dont une partie, convertie en cours de récréations, entourent cette seigneuriale demeure dont j'eusse pu, si l'avaient voulu mes destinées, me voir châtelain... Au château de "Calcebourg", comme on prononce dans le pays, nous attendait une hospitalité sinon princière, du moins large et de tout cœur » (Paul Verlaine, *Œuvres posthumes*, Tome II,

À 2 heures, appel général. J'écris une carte pour annoncer mon heureuse arrivée. À 4 heures on nous conduit au logement : salle de danse, surnommée "Fontainebleau" dans la rue Ste-Marguerite⁷. Ce fut pour moi un plaisir extrême de rencontrer mon curé que la mobilisation appelait aussi sous les drapeaux : j'avais trouvé un ami sûr et un protecteur.

Deux bottes de paille arrachées à grand peine, et après bien des bousculades, d'un énorme chariot à fourrages, me servirent de couchette pour la nuit. Distribution de pain, viande conservée, biscuits, sachets de pansements. Vers 10 h. après une légère collation, on essaie de dormir... mais aux inconvénients de la couchette viennent s'ajouter les cris, les rires, les hurlements et les plaisanteries plus ou moins polies des soldats (nous étions au moins 600). Ce bruit infernal ne cessa qu'à 3 h. du matin.

Dimanche 2 août. Je me lève à 4 heures, courbaturé et de mauvaise humeur. À 6 h, messe à Ste-Marguerite. Puis départ pour Ans où nous cantonnons dans la plaine d'aviation⁸. Instruction du major sur nos devoirs

... *Souvenirs et promenades*, ... 1885, Paris, A. Messein, 1913, p. 139). Le Frère Supérieur préférait César à Virgile, et le classique Buffon à Chateaubriand, alors que Verlaine, « âgé de 15 à 17 ans », avouait déjà préférer Catulle et Baudelaire, non seulement à l'Enchanteur, mais à Victor Hugo lui-même : « N'importe, ce Frère Supérieur m'a laissé un bon et sain souvenir... dans mes pensers fatigués et blasés de ce maussade et fade aujourd'hui » (*op. cit.*, p. 141). Le père de Verlaine, Nicolas, était originaire de Bertrix, à 11 km environ de Carlsbourg. Il a lui-même peint le château de Carlsbourg, comme en témoigne le tableau encadré qui se trouvait dans les affaires de Paul Verlaine. Ce dernier revient loger à Jehonville (aujourd'hui section de Bertrix), en avril 1873 chez sa tante Évrard. Relevons que le petit village wallon de B.-6840 Verlaine se trouve à une distance équivalente de Carlsbourg. Notons enfin que Charleville, la ville natale de l'ami Rimbaud, qui a révolutionné la littérature française, n'est elle-même éloignée que d'une petite cinquantaine de kilomètres ! Verlaine et Rimbaud se retrouvèrent le 20 avril 1873 à Bouillon (la ville frontalière, terre liégeoise depuis 1096 jusqu'en 1678), à une vingtaine de km de Bertrix et une trentaine de km de Charleville, et visitèrent Liège le 26 mai 1873, avant de se rendre à Londres.

7 Rue qui reprend le nom d'une église fondée au X^e siècle ; rue créée au XII^e siècle et qui se trouvait *extra muros* à cette époque. Les franciscains capucins s'y installent en 1667. Suite à la Révolution liégeoise, le couvent fut vendu, en 1797, à un certain Simon qui le transforma en salle de spectacles et en brasserie ! Et si cette salle porte le nom de « Fontainebleau », c'est précisément parce que cette ville vit la première abdication de Napoléon en 1814. Après la seconde guerre mondiale, elle fut transformée en cinéma dont il ne reste plus aujourd'hui que le portail d'entrée.

8 Avant la création de l'aéroport actuel de Liège (Bierset/ Grâce-Hollogne), un champ d'aviation se trouvait à Ans, une commune limitrophe de Liège. Le terrain avait été acquis en 1911 par un Liégeois fameux, Charles Van den Born, pionnier de l'aviation (il est le premier aviateur à avoir survolé le Vietnam et la Chine avec un biplan Farman, et son souvenir est encore rappelé de nos jours à l'aéroport de Hong-Kong où l'avion est exposé), lors d'un retour de Canton (廣州). Cet aéroport fut utilisé en

de brancardier. Mon curé me conduit chez les Aumôniers du Travail à Montegnée où nous soupons et logeons⁹.

Lundi 3 août. Aucun incident. On reste assis dans les tribunes du champ d'aviation. On s'ennuie ferme. Nous logeons à Montegnée.

Mardi 4 août. Journée mémorable. L'Allemagne nous déclare la guerre. Vers 2 h. de l'après-midi, un point noir dans le ciel apparaît et s'avance rapidement : c'est un « Taube » (*sic*)¹⁰. L'avion fut accueilli par une fusillade nourrie ; il n'en continua pas moins sa route. Mais bientôt les canons des Forts tonnent et marquent le ciel de flocons blancs.

J'entendais pour la première fois ces détonations, ces sifflements ! Ce n'était que le prélude des bruits terribles que la guerre nous réservait. Aujourd'hui, je prévois les événements futurs ; notre dernier espoir de neutralité disparaît sur les ailes de cet oiseau de mauvais augure. Il faudra défendre nos frontières violées, les Allemands sont nos ennemis, le sang va couler.

L'ordre arrive de se tenir prêt au premier signal. La nuit arrive et l'on ne peut loger hors du camp. Première nuit en plein air sans pardessus. Je me couche quelques heures sur un paillason de briquetier. Les canons tonnent au loin.

Mercredi 5 août. Départ à 5 h. du matin pour Bois-de-Breux¹¹. On y passe la journée. Rencontre Félix Rion qui est au 9^e de ligne ; on cause de ceux que nous venons de quitter, et il me remet une photo qui sera un souvenir pour son aimée de Termes, s'il vient à être tué. Très courageux, Félix me quitte le soir et les braves du 9^e partent au combat en chantant. Notre section est désignée pour l'hôpital établi à l'école des Frères. Nuit terrible ; le bombardement est intense, les Forts et les batteries autour de Fléron lancent des éclairs continuels¹². La nuit est noire et il pleut. Les blessés affluent toute la nuit. Impossible de fermer l'œil. Vers le matin, la

1914 par l'armée belge et par la Luftwaffe — laquelle préféra finalement s'installer à Bierset —, et réouvert par ladite Luftwaffe en 1940-1941.

9 La Congrégation des Aumôniers du Travail créée à Seraing (près de Liège) en 1894, a installé une de ses fondations à Montegnée (dans l'agglomération liégeoise) en 1902 ; déjà à Virton en 1900 ; ce qui éclaire ici les liens particuliers entre les Aumôniers et des gens originaires de Lorraine gaumaise.

10 Le « Taube » (*cf. die Taube*, la Colombe), premier avion militaire allemand de série, d'une envergure de 14,3 m, ressemblait particulièrement à un oiseau, « de mauvaise augure » en l'occurrence, à cause du dessin columbiforme de ses ailes. Il servait à l'observation comme au bombardement, une ironie cynique pour un symbole de paix.

11 À l'Est de Liège (Grivegnée).

12 Le Fort de Fléron, édifié en béton entre 1881 et 1891, fait partie des douze Forts qui constituent alors la position fortifiée de Liège, à sept kilomètres environ de cette ville.

section part à la recherche des blessés près du Fort de Fléron, les balles pleuvent, on nous mitraille ; nous rentrons avec deux blessés.

Jeudi 6 août. Nous évacuons nos blessés sur les hôpitaux de Liège, dès le matin. A 11 h. nous déchargeons trois trains de blessés à la gare du Longdoz¹³. Nous sommes obligés de fuir sous les obus. L'université est en feu, ainsi que de nombreuses maisons du quartier. Un obus vient de toucher le pont sur lequel nous venons de traverser la Meuse. Il était temps, une demi-minute plus tard nous étions atteints. Nous nous replions sur Ans où nous campons jusque 4 h. du soir. Devant nous défilent l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, les caissons, les voitures, les autos dans une allure précipitée. C'est la retraite. Nous suivons nos voitures et nous voyageons toute la soirée. Après bien des arrêts et souvent sous les balles des patrouilles allemandes cachées dans les bois, nous faisons halte à Omal à minuit¹⁴. Harassé, les pieds meurtris, je me laissai choir sur une botte de paille dans une pauvre grange. »

Par la suite, le silence en vint à s'emparer de tout ; du carnet de guerre laissé à l'état de fragments de plus en plus laconiques, des souvenirs avarés, des évocations qui s'amenuisèrent, au fil des années, en discrètes allusions. Comme si la Grande Guerre n'était qu'un événement du profond jadis, excédant les souvenirs et même la mémoire, trop dramatiques pour être divulgués.

Même si, en vérité, toute la suite y apparaît en germe dans le simple passage d'un pont sur la Meuse. Une demi-minute plus tard, et la chute d'un obus aurait déchiqteté Jean Forthomme, rendant impossible la naissance de mon propre père et donc de mes frères ou de notre sœur, et la venue au monde de mon oncle Clément comme de mes tantes et celle de leurs propres enfants. Jamais ne serait apparue la fécondité du normalien formé à Carlsbourg.

Cet exercice d'uchronie permet également de souligner à quel point nous anticipons notre naissance et la poursuivons sans cesse. En même temps, un tel exercice poursuit l'acte de naissance de l'aïeul lui-même, d'autant plus que nous anticipons ici sa propre venue au jour, ne fût-ce qu'en mettant en relief sa formation à Carlsbourg, et la création de l'École normale avant son premier souffle, sous un angle d'approche qu'un contemporain n'était guère en mesure de saisir.

À l'époque où l'enseignement n'était pas encore massifié comme aujourd'hui, l'Université vulgarisée, les enseignants similaires à mon grand-

13 Gare construite en 1851 sur la rive droite de la Meuse ; démolie en 1969.

14 En province de Liège, ancien site néolithique, de culture dite *rubanée*.

père se considéraient comme membres d'une élite, dotés d'une mission civique, morale et même religieuse, en cela différents des hussards noirs de la République décrits dans la *Gloire de mon père* par un Marcel Pagnol. La famille qui en est issue formait d'ailleurs une caste enseignante : mon père en relevait initialement, et mon oncle Clément plus tardivement, lorsqu'il prolongea ses études philologiques premières par des études pédagogiques et devint Inspecteur de l'Enseignement. Mes tantes épousèrent des chefs d'écoles communales, et certains de leurs enfants ou de leurs épouses devinrent à leur tour des membres du corps enseignant.

Si notre mère ne fut enseignante qualifiée que de ses enfants, son unique cousine germaine, Madeleine Goffinet, enseigna les mathématiques dans le secondaire, avant d'épouser un professeur de géographie humaine de l'Université de Liège. Moi-même et mon frère Dominique, nous avons fait partie de cette caste enseignante universitaire, mais dans une certaine mesure seulement. Mon neveu Jean-Pierre, ingénieur, n'a-t-il pas lui-même épousé une enseignante ?

Or, malgré l'importance cruciale de la demi-minute antérieure à l'explosion d'un obus sur un pont de la Meuse liégeoise, aucun écho de cette déflagration qui aurait pu compromettre tout le devenir de la caste, aucune onde scélérate ne parvint à mes oreilles avant longtemps !

Malgré tout, plus matinales que les textes et les évocations *viva voce* de cette demi-minute dont je n'étais guère en mesure de comprendre l'ampleur, survinrent les médailles sur mon tablier d'enfant, comme les petits en portait encore à l'époque. Oui, les fières médailles du front, du grand héros de l'Yser, gagnées à l'ennemi, méritées au feu et au gaz asphyxiant ypérite !

Un jour où je me trouvais seul à Bellefontaine, en l'absence de mes parents et de mon frère aîné, grand-père prit une chaise, s'assit, et me dit doucement de venir vers lui avec un regard malicieux. Il tenait en main une boîte en fer mystérieuse. Je m'approchai, me tint face à lui un peu haletant. Et une à une, à mes yeux émerveillés comme ceux des enfants hachés menus durant la grande famine, et sortant un à un du saloir grâce à Saint Nicolas, il sortit les médailles alors brillantes et colorées, six ou sept : elles me semblèrent innombrables.

Il me rapprocha encore de ses genoux et accrocha une à une ces précieuses médailles à la poitrine étroite de l'enfant qui semblait s'élargir au fur et à mesure. Il fit cela délicatement, se gardant de me blesser le moins du monde, en m'éclairant sur leur provenance : le feu, la guerre, la haine rougeoyante des hommes emportés contre d'autres hommes, mais encore la ténacité, le cœur au ventre, le courage, la force de servir, de dispenser